

**Quel est ton rapport au hack ? Comment est-ce que tu l'approche de manière éthique ?**

**Est-ce que tu te considères comme un hacker ?**

Ca dépend ce qu'on appelle un hacker (rire) forcément. J'me considère pas à proprement parler comme un hacker, puisque c'est un langage qui vient du monde de l'informatique et que je suis pas vraiment qualifié (rire) donc ce serait usurper. En revanche, je pense que les hackers informaticiens sont eux même des nouvelles incarnations d'une vieille tradition qui consiste à détourner les règles instituées pour en faire autre chose ou à les détourner. Il y a mille et une manière de les détourner. On peut les détourner en ne les respectant pas comme on peut les détourner en les respectant à fond. Alors je n'ai pas d'exemple précis là qui me viennent tout de suite mais... si par exemple un prof te dis à l'époque, « il faut demander l'autorisation quand vous voulez parler » on peut très bien demander l'autorisation toutes les 30 secondes et ainsi paralyser le cours. Les députés sont assez coutumiers, ils sont eux-même des hackers puisque c'est déjà arrivé plusieurs fois dans des marathons législatifs de poser des milliers d'amendements pour changer la place d'une virgule, des petits mots, qui fait que la loi met tellement de temps à être votés, qu'elle n'est jamais votée.

Je suis pas un hacker parce que je ne suis pas un informaticien, et aussi pas un hacker parce que je ne suis pas QUE un hacker (rire) et je ne voudrais pas me limiter à une seule étiquette, mais il m'arrive de pratiquer le détournement pour des causes qui me semblent nobles et juste.

**Tu penses que le hack est vraiment lié à l'informatique ou est-ce que tu considères ça comme une pratique culturelle qui vient d'autres milieux et si oui dans quels milieux ?**

Oui, oui alors le hack est originaire de l'informatique mais aujourd'hui il y a plein de gens qui se revendiquent du hack parce que le mot est passé dans le langage courant et qu'il faut, quand on est sociologue, se plier aux réalités du terrain, et même si on considère que la définition du terme n'est pas strictement respectée par les gens qui l'emploient, il faut quand même les écouter et essayer de comprendre ce qu'ils veulent dire, aujourd'hui il y a plein de gens qui hack les institutions. J'ai souvenir de certains jeunes fonctionnaires avec qui j'ai pu parler qui me disaient « moi je hack l'institution parce que j'introduis à l'intérieur de la disruption, des nouveaux acteurs, de nouvelles pratiques » et du coup le hack est devenu un mot un peu commun qui désigne le détournement des usages, des pratiques, pour faire plus pour faire mieux.

**(05 :00) Est-ce que tu es d'accord avec l'origine universitaire du hack ?**

(rire) Alors je vais essayer d'essayer les mythes, ça fait des trous dans les vêtements. Et l'hiver approche. Mais ouais je pense, je suis certain que le mot « hack » vient effectivement du M.I.T. puisque c'est assez attesté. Après est-ce que ça vient des élites ? D'une certaine manière le monde des informaticiens étant très faibles, on peut dire que c'était une élite mais bon, une élite c'est que en rapport avec une masse. Et au début de l'informatique il n'y avait pas *masse* d'informaticien. Il faut pas dire que ça vient de l'élite des informaticiens mais que ça vient des premiers informaticiens. L'élite n'arrive que dans un stade avancé du développement d'une technique. Au début ils se connaissent tous, ils sont tous copains. Mais c'est aussi ça qui facilite la diffusion de pratique et de notions. Et après, comme les premiers sont peu nombreux c'est très facile pour tout le monde de s'y référer, parce que tous les regards convergent naturellement vers eux, tout le monde s'en inspire. Après un arbre fait plusieurs branches qui partent dans des directions différentes. Ca va me permettre de répondre à la question par rapport à l'éthique. Les différents types de détournement, certaines branches partent vers le code civil et d'autres vers le compte en banque quoi. Et donc effectivement, il y a certains hackers et c'est connu qui utilisent la définition courante du hack à

l'informatique et même plus généralement du détournement, c'est se servir de faille, de code dans la loi. Donc la définition du hack, c'est trouver des failles grâce à notre connaissance. On se sert du coup de la loi pour la détourner vers un type de profit. Alors ce profit peut être individuel et dans ce cas là ce sont les *black hat*, il peut être intermédiaire ou il peut être collectif. Moi personnellement à chaque fois que je me retrouve confronté à un dilemme, d'abord je vais jamais hacker pour le plaisir, c'est sans doute pour ça que je ne suis pas un hacker. Je ne *hack* que quand je pense que c'est nécessaire, d'habitude je suis quelqu'un de très conformiste mais quand je suis confronté à un problème avec une loi, avec un fonctionnement institutionnel, je me demande toujours comment je peux confronter ce problème, le dépasser et est-ce que les manières que j'ai de le dépasser ont tendance à aller dans le sens de l'intérêt général et du bien commun ou bien est-ce que c'est qu'un action de commodité pour moi. Par exemple, dans mon activité d'enseignant, je trouvais complètement stupide de perdre énormément d'énergie à vérifier que les étudiants ne trichent pas. C'est-à-dire qu'ils n'allient pas sur internet ou wikipedia. J'ai résolu le problème en leur donnant le droit à l'accès à leurs cours et à internet pendant leurs examens. Et ça ne veut pas dire que j'ai donné les mêmes sujets par rapport à mes collègues, les favorisant par rapport aux autres étudiants. Au contraire, j'ai adapté mes sujets en trouvant des sujets plus difficile pour lesquels Wikipedia ne suffisait pas à trouver la bonne réponse.

### **Comment tu définirais ton rapport à l'autorité de manière générale ?**

Ah mon rapport à l'autorité c'est un mal nécessaire (rire) Un mal nécessaire au sens philosophique ça veut dire qu'on ne peut pas s'en passer, c'est comme la loi de la gravité elle existe, on ne peut pas faire comme si elle n'existait pas. C'est un mal parce que c'est jamais agréable ni d'avoir à l'exercer et encore moins avoir à la subir. Ceci dit, quand on est petit, et qu'on a des choses à apprendre, il est utile que le maître fasse preuve d'autorité à notre égard et si possible d'une autorité intelligente. Mais l'autorité intelligente est celle qui ne se fait pas sentir. Ce qui veut dire que plus on la sent, plus on est dans « une situation à la con ». Une autorité intelligente, pour moi, quand j'étais petit et quand un adulte me donnait envie de l'écouter, il faisait sans doute un usage malin de son autorité mais il le faisait bien (rire). Et voilà. Donc je suis pas contre l'autorité parce que ce serait comme être contre la loi de la gravité et ce serait aussi oublier que dans la transmission, comme on est des primates à longue durée de formation et de transmission, l'autorité a une certaine utilité. Après beaucoup de gens font un usage stupide de l'autorité.

### **Quel est ton rapport à l'histoire, surtout au passé de ta profession, à son histoire.**

Alors je suis passionné d'histoire personnellement. J'adore ça. L'histoire avec un grand « h » et les histoire avec plein de petit « h ». Je ne parlerais pas du reste du hash (rire). L'histoire me paraît aussi importante pour la croissance de l'esprit que le fumier pour la croissance des plantes. Alors évidemment ça demande de la préparation, du travail, du discernement.

Par rapport à l'histoire de ma profession, c'est une histoire d'institution et d'autorité. C'est-à-dire que il faut faire avec, que l'idée de faire du passé table rase, c'est une immense connerie historique. Et ça n'engendre que de la violence. On le voit aussi bien avec l'agriculture hors sol qu'avec les tentatives d'un régime totalitaire, ça produit toujours beaucoup de déchet et de malheur. Et en même temps, quand on rentre dans une profession il faut endosser la responsabilité de tout ce qu'il s'est passé avant. Ca on n'a pas le choix. Quand on devient prof, on va forcément être confronté à des gens qui détestent les profs, tous les profs parce qu'ils ont eu une mauvaise expérience avec un prof ou parce que leur famille a eu une mauvaise expérience avec un prof un jour ; et qu'on le veuille ou non on est obligé de répondre à ça. De la même manière qu'on bénéficie du prestige culturel

d'une fonction dont on n'est pas responsable. Quand on devient prof, on est associé à tout ce qui est positif chez le prof mais on n'y est pour rien, on a juste fait un peu les efforts pour avoir le diplôme. De la même manière on doit endosser les mauvais côtés et assumer les erreurs de nos pairs. Ceci dit c'est là que c'est toujours difficile c'est qu'il faut à la fois assumer ça et donc défendre l'institution et en même temps être capable d'avoir un regard critique sur l'institution et essayer de l'amener à changer quand les circonstances l'exigent.

**Tu penses qu'il est nécessaire d'avoir un regard critique sur l'institution ?**

Ah ça c'est TOUJOURS nécessaire d'avoir un regard critique sur l'institution. Je pense que l'institution c'est un peu comme un code génétique. La nature, on le sait aujourd'hui, on a un code génétique mais il mute. Il mute en fonction des changements de l'environnement etc. L'institution c'est quelque chose de vivant, il faut toujours avoir un regard critique sur l'institution. Un regard critique ça veut dire la défendre mais l'amener à se transformer. Je pourrais pas le dire mieux, et plus court (rire).

**Quel est ton rapport à la technologie et aux évolutions des NTIC ?**

Je vois ça comme un ... mal nécessaire (rire). Je veux dire quand le piano a été inventé, il y a avait des curés qui disaient que c'était un instrument du diable. Ça me paraît le genre d'erreur dans lequel je ne voudrais pas tomber. Il y a forcément quelque chose d'intéressant dans une technologie qui apparaît. Le problème de la technologie à mon avis c'est que elle n'est pas technique, elle est sociale. C'est-à-dire que ce qui permet à l'ordinateur de marcher, ce n'est pas la carte mère, c'est l'électricité. Et ce qui permet à l'électricité d'être acheminée jusqu'à l'ordinateur, c'est l'existence d'un réseau sociotechnique de plein d'acteurs qui travaillent pour mettre des câbles, faire tourner des centrales à charbon, nucléaire, etc. Et donc pour que ce réseau sociotechnique fonctionne, ça implique un exercice très important de contraintes sur plein de gens. Et ça implique une grande extraction de plus-value et de capital. Une grande concentration de capital. Et du coup, n'importe quel outil technique moderne pour fonctionner a comme condition d'existence de l'extraction de plus value de la concentration de capital de l'exercice de contrainte de masse sur plein de gens qui ne l'ont pas forcément demandé. Et surtout, je suis pas contre la technique mais je pense qu'il est important que toutes les personnes qui se servent de la technique se rappellent ce que ça coûte à l'humanité et à la planète, ce que ça engendre comme violence et essayer au maximum d'en avoir, non excessif et pertinent.

**Est-ce que tu penses que la culture libre peut limiter ces dérives ?**

Je l'espère. Aujourd'hui j'en suis encore dans un stade intermédiaire de mes recherches donc je ne peux pas l'affirmer avec une certitude scientifique mais j'essaie de le comprendre, c'est le cœur de mes travaux. Le militant en moi, l'activiste en moi a espoir que c'est vrai. Mais comme je suis scientifique j'attends vraiment d'arriver à le montrer en espérant être honnête et ne pas être de mauvaise foi. J'ai tendance à penser, mais du coup c'est moins le scientifique que l'idéaliste qui parle, que ce qui rend nos sociétés vraiment perverses, c'est de réduire l'implication du consommateur et du citoyen à des actes instantanés : l'acte de voter, l'acte d'acheter. Ce sont des impulsions qu'on arrive à cadrer avec le marketing. Et pour moi la culture du libre, elle n'implique pas des gens qui sont dans des associations libristes de voter une fois, de consommer, ils prennent part à la construction du dispositif technique et s'y engagent dans la durée. Et pour moi ce qu'il manque, c'est le gros problème de la démocratie démocratico-coco-consommatrice qui est la nôtre, c'est qu'on essaie d'extraire un maximum de plus value, d'extraire le maximum et qu'on limite les utilisateurs à des actes : appuyer sur un bouton, acheter, aller voter, etc. C'est-à-dire que les actes d'engagement et de

délégation du pouvoir des individus vers les institutions, conçus tels qu'ils le sont dans les systèmes modernes doivent être très faciles et très peu coûteux pour les individus. C'est un peu comme quand on va sur Facebook, en fait on se fait plumer de la data et on ne le sent même pas. Et pourtant c'est comme ça que l'on concentre du capital. C'est en ça que notre société est éminemment perverse et c'est contre ça que la culture libre lutte et c'est vis-à-vis de ça qu'elle essaie de créer des alternatives viables.

**Tu utilises toi les réseaux sociaux « mainstream » type facebook, twitter, instagram ?**

Alors je peux pas arriver à faire complètement sans. Je n'en utilise qu'un c'est Facebook et déjà ça me coûte. Mais j'avoue ne pas réussir à faire autrement pour l'instant.

**Tu as quelle utilisation de ce réseau social ?**

Alors l'usage que j'en ai c'est un usage de cours de récré un petit peu. C'est-à-dire que d'abord c'est un cour de récré. C'est-à-dire que c'est un endroit où je me retrouve avec plein de copains quand je fais une pause (rire) et comme j'ai des copains aux quatre coins du monde, c'est quand même vachement pratique quand on a des structures d'emploi du temps très tendu, de pouvoir vraiment tous les voir très rapidement sans avoir à les contacter directement. C'est-à-dire sans les déranger. Parce qu'on n'est pas forcément tous disponibles au même moment et du coup le fait de pouvoir se laisser des messages sur un mur et de voir les traces de ce qu'ont dit les autres c'est quand même assez pratique aujourd'hui malheureusement on n'a pas vraiment fait mieux que Facebook en tout cas à mon sens, pour ce genre d'activité. Mais après pour tout ce qui est échange plus professionnel, plus direct, plus engagé, je n'utilise que des outils libres et pas ce genre d'outils.

**Dernière question parce que on s'était donné 20 minutes et comme ça je peux te libérer. Et je me sens moins coupable que la dernière fois où nous avons passé plus de 4h en semble. Est-ce que tu peux me parler de tes actions en tant que activiste ?**

Alors mes actions. je ne suis pas encarté. Je n'ai pas d'idéologie que je défends en particulier. C'est pour ça je dirais plus activiste que militant, même si activiste a une connotation négative en français. Pour moi militant, en Roumanie, la police c'était la milice. Pour moi « militant » c'est « militaire » c'est « encarté ». Donc je préfère activiste qui ne fait pas référence à une idéologie ou une structure. Par rapport à mes actions alors, quand j'étais jeune j'ai ouvert des squats, pour héberger des jeunes sans ressource, sans-papiers, sans domiciles. j'ai pas que ouvert hein, mais j'ai ouvert, retapé, administré des squats. J'ai aussi participé à des actions de nettoyage de la nature (rire) avec des copains. Et je considère que mon action auprès du réseau français des fablabs, participe aussi de ces type d'actions d'activiste mais c'est de la recherche-action ; c'est-à-dire un pied en tant qu'activiste et une autre pied en tant que scientifique. En essayant d'équilibrer autant que possible ces deux aspects de ma participation.

**Tu crois que la culture hack permet d'appréhender différemment le travail en collectivité ?**

Je comprends ta question mais je ne pense pas dans le sens où de la même manière qu'en fin de compte le management classique n'est classique que dans les manuels et qu'en réalité voilà un bon manager saura exercer l'autorité sans la faire sentir, il saura être *inspirant* pour ses équipes, pour des raisons diverses. De la même manière, l'idée que les hackers peuvent travailler ensemble sans avoir besoin de chefs en toute circonstance.. euh pour avoir suffisamment fréquenté le milieu, je dirais que c'est variable. Parfois ça marche, par exemple pour les visières, pour fabriquer les visières ça a marché parce que c'était simple en fait finalement et urgent et que l'objectif était défini et partagé. Et dès qu'il commence à être nécessaire de définir l'objectif, de mettre de la norme là dedans etc , et

quand il n'y a pas de pression extérieure qui impose la cohésion, c'est à mon avis beaucoup moins évident et je parierai pas dessus. Et je sais qu'il y a beaucoup de gens qui vendent ça, qui en ont fait un fond de commerce, mais voilà, chacun gagne sa vie comme il peut (rire).

A ce propos, Matei nous définissait son rapport au hack de la manière suivante :

– *Est-ce que tu te considères comme un hacker ?*

Matei – Ca dépend ce qu'on appelle un hacker (rire) forcément. J'me considère pas à proprement parler comme un hacker, puisque c'est un langage qui vient du monde de l'informatique et que je suis pas vraiment qualifié (rire) donc ce serait usurper. En revanche, je pense que les hackers informaticiens sont eux même des nouvelles incarnations d'une vieille tradition qui consiste à détourner les règles instituées pour en faire autre chose ou à les détourner. Il y a mille et une manière de les détourner. (...) (Annexe 8)

Et de préciser plus loin :

– (...) Par exemple, dans mon activité d'enseignant, je trouvais complètement stupide de perdre énormément d'énergie à vérifier que les étudiants ne trichent pas. C'est-à-dire qu'ils n'allaient pas sur internet ou wikipedia. J'ai résolu le problème en leur donnant le droit à l'accès à leurs cours et à internet pendant leurs examens. Et ça ne veut pas dire que j'ai donné les mêmes sujets par rapport à mes collègues, les favorisant par rapport aux autres étudiants. Au contraire, j'ai adapté mes sujets en trouvant des sujets plus difficiles pour lesquels Wikipedia ne suffisait pas à trouver la bonne réponse. (ibidem)

Nous énonçons comme troisième hypothèse le lien entre les hackers et le passé ouvrier. En effet, le hack semble intimement lié avec la pratique de la perruque ouvrière. Cette pratique qui consistait à détourner les machines de l'usine pour un usage personnel et artistique, était aussi portée par une forte volonté d'émancipation face à l'aliénation au travail. Il nous semblait dès lors que les hackers, qui cherchent à remodeler les notions de sens, de carrière et d'organisation professionnelle devaient être fortement liés à cette pratique. Cette hypothèse nous offrait la possibilité de nous éloigner de l'esthétique savante pour aller vers une origine plus prolétaire de la culture du hack, remettant en question les interprétations et récupérations néo libérales qui veulent faire du hack l'avenir de l'organisation au travail (citer Lallement).

Ainsi, le cas de Roberto qui utilise son matériel de bureau redevient une information intéressante (citation Roberto sur le fait que son travail ne sert à rien) Bien que cadre, Roberto, en tant qu'employé, se retrouve aliéné à un objectif productif. Il travaille pour une multinationale, pour qui il produit des prototypes publicitaires destinés à de grandes marques à l'éthique souvent fragile. Sa

pratique artistique, en s'imbriquant dans son travail, apparaît comme une soupape de décompression. Il peut dès lors entamer un rapport circulaire entre le bien être au travail et le bien être de son travail. De fait, son travail lui apporte le matériel et le temps nécessaire pour se former à une pratique qu'il juge intellectuellement et socialement intéressant, et lui apporte à son travail des compétences nouvelles. Nous ne pouvons vérifier ce rapport circulaire avec les sujets les plus jeunes. Pauline, par exemple, exprime le rapport inverse. Chez elle, c'est l'ordinateur privé qui devient outil professionnel.